

Sommaire

Science-Fiction

Jean-Pierre ALAUX, Sylvie VAUCLAIR : *Le soleil ne se cachera pas pour mourir*
chroniqué par Noé Gaillard 4

Fantastique

Olivier BARDE-CABUÇON : *Le Carnaval des vampires*
chroniqué par Philippe Paygnard 4

Essai

Pierre BAYARD : *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été*
chroniqué par Eric Vial 5

Essai

Pierre BAYARD : *Il existe d'autres mondes* chroniqué par Eric Vial 7

Science-Fiction

Pierre BORDAGE, Laurent GENEFORT & Laurent WHALE :
Crimes, Aliens & Châtiments chroniqué par Pascal J. Thomas 8

Science-Fiction

Jérôme CAMUT & Nathalie HUG : *Islanova* chroniqué par Philippe Paygnard 9

Jeunesse

Jeanne A. DEBATS : *Eden en sursis* chroniqué par Noé Gaillard 10

Fantasy

Jean-Claude DUNYACH : *L'Enfer du Troll* chroniqué par Pascal J. Thomas 11

Science-Fiction

Claude ECKEN : *Les Souterrains du Temps* chroniqué par Pascal J. Thomas 12

Science-Fiction

Andreas ESCHBACH : *L'or du Diable* chroniqué par Philippe Paygnard 12

Science-Fiction

Patrice FRANCESCHI : *Dernières nouvelles du futur*
– *quatorze fables sur le monde à venir* chroniqué par Eric Vial 13

Fantastique

Bruno FULIGNI : *L'Affreux du Panthéon* chroniqué par Eric Vial 15

Science-Fiction

Vincent GESSLER : *Cygnis* chroniqué par Noé Gaillard 15

Science-Fiction

Léo HENRY : *Philip K. Dick Goes to Hollywood* chroniqué par Pascal J. Thomas 16
(../..)

(../..)

Science-Fiction

Stephen KING & Owen KING : *Sleeping Beauties* chroniqué par Philippe Paygnard 17

Science-Fiction

Gregory A. LANDIS : *Le Sultan des nuages* chroniqué par Philippe Paygnard 18

Science-Fiction

Robert MAYER : *Supernormal* chroniqué par Philippe Paygnard 19

Science-Fiction

Deon MEYER : *L'année du Lion* chroniqué par Philippe Paygnard 20

Science-Fiction

Olivier PAQUET : *Jardin d'hiver* chroniqué par Noé Gaillard 21

Science-Fiction

Charles STROSS : *Empire Games* chroniqué par Pascal J. Thomas 21

Science-Fiction & Fantasy

Les finalistes du Prix Rosny aîné 2017, anthologie
chroniquée par Pascal J. Thomas 23

KWS

ISSN : 1767-0551
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s
Chèques à l'ordre de
Pascal J. Thomas,
7 rue des Saules,
31400 Toulouse, France
pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

PayPal, virements bancaires :
nous consulter

Les numéros 1 à 81 sont
consultables sur le Web :
<http://www.quarante-deux.org>
(rubrique KWS).

Editorial

Hors commerce, hors des clous

"Some get stoned,
some get strange,
But sooner or later
it all gets real"
(Neil Young, "Walk On",
in *On the Beach*, 1974)

Quand je vivais à Los Angeles, il m'arrivait (rarement) d'écouter le matin, sur une radio publique américaine, l'émission Morning Becomes Eclectic, qui comme son nom l'indique proposait un mélange hétéroclite et inattendu de genres musicaux. Il serait exagéré de dire que j'ai été marqué par cette programmation, dans la mesure où j'en ai quasiment tout oublié (en dehors de la fascinante version de "Percy's Song" par Fairport Convention). Une trace diaphane, toutefois, doit en rester en moi, qui se manifeste dans les extravagants sommaires de *KWS*, défoncés, étranges, dont on doute que tôt ou tard ils deviennent réels, truffés de livres dans des langues qui rebuteront bonne part des francophones, et d'ouvrages dont la connexion aux genres qui nous intéressent est pour le moins ténue.

Et quand par chance nous parlons d'un honnête livre de SF ou de fantastique, sa parution est suffisamment ancienne pour en assurer la subséquente disparition (des rayons des commerces ordinaires, à tout le moins). Ou, comme par deux fois dans le présent numéro, il n'a même jamais atteint lesdits rayons, se trouvant dès sa naissance exclu du commerce vénal. Oui, la présente livraison de *KWS* ne chronique aucun livre occitan, catalan ou même italien ; mais deux opuscules offerts,

respectivement par les éditions ActuSF et par la 44e convention nationale de SF (Grenoble 2017). On pourrait prétendre qu'il s'agit de maintenir en éveil les capacités de recherche de documents (électroniques ou bouquinistés) des lecteurs de *KWS*, lancés tels des rats dans leur labyrinthe, museau froncé, oreilles frémissantes. J'aime trop le papier, et vous aussi assurément, pour vous imaginer en rongeurs, chers lecteurs : je fais le pari renouvelé de votre existence, et que vous pourrez prendre plaisir aux comptes-rendus d'ouvrages que vous ne lirez pas, que la lumière reflétée par l'étrangeté vous fera d'autant plus apprécier le familier, et que vous saurez le cas échéant retrouver ailleurs des textes des auteurs dont nous aurons vanté les œuvres.

Et *KWS* poursuivra sa démarche titubante et imprévisible.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

**Jean-Pierre ALAUX,
Sylvie VAUCLAIR**

***Le soleil ne se cachera
pas pour mourir***

Privat, « Roman Policier »,
août 2017, 320 p., 18,50 €

Vous vous souvenez sans doute des premiers volumes de la collection « Anticipation » des éditions Fleuve Noir, cette expédition interplanétaire qui faisait découvrir les merveilles du système solaire par le biais de ses aventures. On pourrait présenter ces romans comme des tentatives de vulgarisation scientifique.

Aujourd'hui où les moyens d'observation et d'analyse de l'univers — nous avons allègrement dépassé les bornes de notre système — sont très sophistiqués, et où Toulouse s'enorgueillit de sa Cité de l'espace, pourquoi ne pas proposer au lecteur un petit bilan de connaissance. Passer par le romanesque peut être plus agréable que de lire du scientifique, si l'auteur est plaisant.

Jean-Pierre Alaux, vous connaissez au moins par le biais des cabotinages de Pierre Ardit dans la série télévisée intitulée *Le sang de la vigne*, les romans de la série sont signés Alaux et Balen et se laissent lire sans peine. Il s'est associé ici à une astrophysicienne qui a aussi publié et qui vaut caution scientifique.

Un jeune homme, Arthur, journaliste dilettante est contraint par un mouvement de personnel dans sa banque à devoir gagner vite de l'argent. Grâce à son charme, il obtient un à-valoir sérieux pour un livre sur les étoiles — oui c'est cela : un livre dans le livre. Il propose donc à Virginie Verseau, scientifique, de lui raconter le ciel à partir de l'observatoire du Pic du Midi. Ils partent accompagnés d'un ami et de sa mère et sur place retrouvent un ami américain de Virginie.

Les deux scientifiques vont nous parler de trous noirs, de planètes, de vents solaires et l'on apprendra par exemple que la tempête dans *Seul sur Mars* de Ridley Scott n'est pas vraiment sciencée — si l'on me permet ce néologisme. Pour justifier l'appar-tenance de ce livre à la collection « Polar » de l'éditeur, des explosions et une dispari-tion viennent agrémenter l'isolement du Pic du Midi pour cause de tempête violente. Et pour dérider le lecteur qu'une abondance d'informations techniques pourrait lasser, une « Marie-Marie »¹ en herbe vient mettre son grain de sel au milieu des adultes...

Sur le plan de l'écriture, on me permettra de trouver la plume de Jean-Pierre Alaux plus proche de l'oie que du Mont Blanc ou des machines à la pomme... et de regretter que pour s'attacher un certain lectorat il égratigne ceux qu'il appelle les « djeunes »...

A lire ou pas en écoutant Nicoletta, bien sûr.

—Noé Gaillard

Fantastique

**Olivier BARDE-
CABUÇON**
***Le Carnaval des
vampires***

Actes Sud, « Babel Noir »,
mars 2018, 384 p., 22,50 €

Fuyant la France, le commissaire aux morts étranges et le moine hérétique retournent à Venise dans l'espoir de se faire oublier. Hélas, la cité connaît une vague de décès mystérieux qui, à en croire certains notables vénitiens requièrent l'expérience du policier français. En effet, les cadavres que l'on retrouve au petit matin ont tous été saignés à blanc et des rumeurs parlent de défunts revenus à la vie s'échappant de leur cercueil. Les

1. Celle qui est venue jouer avec la bande à San A...

vampires auraient-ils envahi la ville à la veille du carnaval ?

Avec cette nouvelle enquête du chevalier de Volnay, surnommé « le commissaire aux morts étranges », et de son père et assistant, le moine hérétique, Olivier Barde-Cabuçon ramène le lecteur dans un décor qu'il semble affectionner, la Venise du 18^e siècle², qui se révèle ici plus sombre et plus inquiétante que l'image festive de cette ville fabuleuse régulièrement associée à Casanova³.

Tout comme Jean-François Parot et son Nicolas Le Floch⁴, Olivier Barde-Cabuçon, avec sa série du Commissaire aux Morts Étranges, mêle harmonieusement roman historique et polar. La marque de fabrique du romancier consiste à ajouter un élément fantastique ou irrationnel à ce mélange à l'efficacité avérée. Sorcellerie et satanisme se trouvent ainsi régulièrement au cœur des investigations du chevalier de Volnay. Dans ce *Carnaval des vampires*, ce sont des suceurs de sang que doivent affronter le commissaire aux morts étranges et son père. Le romancier utilise tous les codes du genre vampirique pour faire monter l'angoisse au fil des chapitres. On croise ainsi un personnage qui demande fort poliment l'autorisation d'entrer dans le *palazzo* du moine hérétique. Le lecteur s'inquiète ensuite de la pâleur et de l'évanescence d'une jeune femme proche du commissaire aux morts étranges et est enfin fort légitimement intrigué par cet homme qui craint le jour. L'auteur sème autant d'indices sur la

présence d'un essaim de vampires à Venise profitant de la folle ambiance du carnaval. Face à ces événements inquiétants, le chevalier de Volnay et son père vont devoir sérieusement se racler la soupière pour trouver le vrai dans cette histoire. Même si les deux enquêteurs semblent apercevoir une solution rationnelle à la vague de morts étranges qui frappe Venise, l'ombre des vampires plane jusqu'aux ultimes pages du récit.

Olivier Barde-Cabuçon parvient à créer des ambiances où dominent successivement le mystère et l'angoisse. Il utilise à merveille un décor scrupuleusement reconstitué grâce à de fines descriptions où se déplacent des personnages attachants dont il continue à développer les interactions père-fils. Au final, *Le Carnaval des vampires* est et reste avant tout un polar historique qui frôle le fantastique en lui empruntant ses figures les plus représentatives.

—Philippe Paygnard

Essai

Pierre BAYARD
Comment parler des lieux où l'on n'a pas été

Minuit, «Paradoxe»,
janvier 2012, 160 p., 15 €

2. La ville a déjà servi de décor à *Humeur noire à Venise* (Actes Sud, 2015), une aventure du commissaire aux morts étranges et du moine hérétique.

3. Le chevalier de Volnay a croisé le célèbre séducteur vénitien dans *Casanova et la femme sans visage* (Actes Sud, 2012).

4. Situées à la même époque, les enquêtes de Nicolas Le Floch, commissaire au Châtelet (publiées par les éditions Jean-Claude Lattès depuis 2000), et du chevalier de Volnay, commissaire aux morts étranges, partagent tout naturellement, au gré de leurs pérégrinations, certains lieux et parfois de grandes figures historiques comme Sartine, lieutenant général de police.

Il faut bien reconnaître que nous sommes là assez loin des bases de KWS⁵. Et dans la lignée du *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, qui a fait connaître l'auteur voici dix ans, même si l'on en trouvera des traces depuis bien plus longtemps chez maints critiques, faniques ou non : *Plagiat par anticipation* sans doute, pour reprendre un autre titre du même. Mais enfin, il y a de quoi titiller

5. Même s'il y a dans KWS plus de bazar que de bases (NdLR).

tout amateur de SF, surtout côté *space opera*. Et puis cela fera paquet-cadeau avec *Il existe d'autres mondes*, plus central pour nous. Et enfin, on trouvera évoqués sinon Orion, Cyrus, la nébuleuse d'Andromède ou la Fondation asimovienne, du moins des lieux en non-lieux relevant bel et bien des littératures de l'imaginaire.

Premier détaillé, Marco Polo, source réputée sérieuse sur l'Extrême-Orient ancien, l'est particulièrement pour l'étude scientifique des griffons et des licornes – décrites comme toute la Chine sans avoir dépassé Constantinople (plus généreux, j'aurais parié sur Samarcande, et l'auteur, plus chiche, pencherait volontiers pour les alentours mêmes de Venise, mais ceux-ci ne sont guère plus proches de son île sud-dalmate natale ; d'autres ont défendu avec de bons arguments l'idée selon laquelle Marco Polo est réellement allé en Chine, même s'il a assaisonné ses observations de fantasmagories comme celles indiquées) – vers la fin du volume, cela trouve un écho dans les descriptions bien plus fantasmagoriques (mais bien en phase avec les attentes d'un public), au XVIII^e siècle, d'un supposé Formosan et vrai Britannique signant George Psalmanazar, avec sacrifices humains et hippopotames ou rhinocéros utilisés comme montures : on renverra à l'*Encyclopédie* du regretté Pierre Versins. Jules Verne est convoqué ensuite, même si c'est pour un roman peu conjectural, le *Tour du monde en quatre-vingt jours*, afin de démontrer la supériorité d'un regard pour le moins éloigné. On trouvera ensuite littérature plus « légitime » avec Édouard Glissant voyageant à distance par le biais des communications avec son épouse envoyée en émissaire à l'île de Pâques, lieu assez mythique, assez absurde et assez désolé pour que nous l'adoptions comme le firent jadis les surréalistes, et avec Chateaubriand dont il faut bien avouer que les capacités de pipeautage, lorsqu'il parle de ses voyages américains, m'avaient jusqu'à échappé. Ce n'est pas un mauvais début pour un voyage à travers de faux voyages,

et cela continue avec la façon dont l'anthropologue Margaret Mead, dans l'entre-deux-guerres, a fantasmé la liberté sexuelle des habitants des îles Samoa, sur la base de témoignages qui devaient plus aux aspirations érotico-romantiques de ses jeunes informatrices, et à des surenchères entre elles, qu'à la réalité d'une société traditionnelle n'ayant pas plus qu'une autre de raison de ne pas être un étouffoir. Suivent les jeux quelque peu dangereux d'un journaliste américain en détresse psychologique et inventant ses reportages, et d'une championne de marathon adepte des transports en commun, avant Emmanuel Carrère, souvent aux frontières des domaines qui nous intéressent ici, mais en l'occurrence croisant la mythomanie homicide de *L'Adversaire* et les failles de sa propre reconstitution géographique. Et après Psalmanazar déjà évoqué, il est question de Karl May, réinventeur allemand (à très grand succès), avant 1914, d'un Far-West où il n'avait jamais mis les pieds, et dont il offrait une image irénique fort satisfaisante. On s'éloigne de nouveau, mais en apparence seulement, de ce qui nous intéresse généralement ici avec les cas de Blaise Cendrars rêvant le Transsibérien à défaut de l'avoir réellement pris (« Qu'est-ce que ça peut te faire puisque je vous l'ai fait prendre à tous ! »), mais cela permet d'introduire l'idée de « pays imaginaire commun », entre réalité et fiction, et d'esquisser l'idée d'un déplacement involontaire et inconscient de l'auteur entre des mondes différents, à deux doigts d'univers parallèles – idée développée dans *Il existe d'autres mondes*. Tant pis si l'on est franchement dans autre chose avec le Chicago que se racontent sans l'avoir vu les personnages du *Mal noir* de Nina Berberova.

Tant pis, parce qu'au total, cet éloge du « voyageur casanier » qui finalement voit mieux que l'autre, en plus d'être bien réjouissant, renvoie aussi à ce que nous aimons ici, à la description de mondes donnés pour imaginaires, et qui ne le sont peut-être pas plus que ceux qui ne se

donnent pas pour tels. Sans doute y aurait-il lieu de prolonger le discours dans leur direction, quitte à en faire un point-limite.

—Éric Vial

Essai

Pierre BAYARD
Il existe d'autres mondes

Minuit, «Paradoxe», février 2014,
158 p., 15 €

KWS a l'extra-ordinaire vertu d'autoriser à parler de livres ne sortant pas directement de l'imprimerie, dans un monde où trop souvent, comme le notait Leonardo Sciascia, à l'inverse des œufs on ne peut les trouver que frais du jour. Et il aurait été dommage de ne pas y parler de ce livre, qui parle de science-fiction sous le double sceau revendiqué de la psychanalyse et de la critique littéraire universitaire, chez un éditeur éminemment « légitime », fleuron de la littérature « blanche », ce qui pourrait d'ailleurs inquiéter si l'auteur n'y avait pas aussi pratiqué d'assez longue date les non moins doubles vertus de l'humour à froid et du mélange entre réalité et fiction, ce dernier point établissant un cousinage avec les formes de *steampunk* qui mêlent volontiers, par exemple, Jack l'éventreur et le docteur Jekyll.

Ici, il s'attaque aux univers parallèles, explicitement cités dès la première ligne de la quatrième de couverture, même s'il n'y est pas fait mention de SF. Il met en exergue une citation de Borges, dédie l'ouvrage « au chat de Schrödinger » : nous sommes en pays de connaissance. Et il attaque très fort avec quatre monologues à la première personne, quatre mondes où le narrateur est une vedette de Hollywood rival heureux de George (Clooney), un policier enquêteur, un chef d'orchestre en poste en Extrême-

Orient, un *ghostwriter* qui dit avoir dû être psychanalyste dans une autre vie – comme l'est l'auteur. Suit une explication assez claire de la situation du félidé déjà cité et des fondements de l'idée d'univers parallèle pour les physiciens, avec détour par Blanqui et *L'Éternité par les astres*, le tout de façon assez succincte et claire pour éveiller tous les soupçons, puis défilent le *Voyageur imprudent* barjavelien (avec références à *La Patrouille du temps* et au livre d'Éric Henriot sur *l'Uchronie* chez Klincksieck, et développement sur *Retour vers le futur*), le feuilleton *Sliders*, une réflexion sur les passages entre univers appuyée sur *1Q84*, connecté à « l'inquiétante étrangeté » selon Freud et l'impression de « déjà vu », puis *L'Avènement des chats quantiques* de Frederik Pohl qui fait glisser à l'idée selon laquelle les « vies que nous n'avons pas vécues, les êtres que nous n'avons pas aimés, les livres que nous n'avons pas lus ou écrits ne sont pas absents de notre existence » – même si un passage par Geoffroy, le *Napoléon apocryphe* et le dynamitage de Sainte-Hélène en 1821 relève davantage du tour de passe-passe que de la démonstration. On repart avec *L'Amant sans domicile fixe*, de Carlo Fruttero et Franco Lucentini, et avec la légende du Juif errant, prétexte à une réflexion sur les « univers parallèles intérieurs » au sein même de notre univers, entre (sans que ce soit dit) incommunicabilité et monadologie, puis avec Kafka, ici décrit un instant comme ayant réellement vécu ce qu'il écrit, supposé par certains avoir eu la prescience des totalitarismes du XXe siècle, par une sorte de *plagiat par anticipation* (l'auteur reprenant là un des ses chevaux de bataille antérieurs), et présenté comme ayant fort bien pu vivre simultanément dans plusieurs monde, dont l'un où ce qu'il décrit serait la réalité. De là, on passe à Dostoïevski commettant (dans une réalité) les crimes qu'il décrit, support pour l'affirmation de Freud selon laquelle « nous sommes plusieurs personnes en même temps » modifiée ici

en l'idée qu'existent « simultanément plusieurs Dostoïevski » avec insistance sur l'importance chez lui du thème du double (ce qui nous renvoie aux marges du fantastique). Le même traitement est appliqué au Nabokov de *Lolita*, avec d'autant plus de facilité que son *Ada* se situe explicitement dans un monde, « Anti-Terra », différent du nôtre. Plus originale sans doute est la référence aux univers collectivement inventés par les enfants Brontë, qui trouvent des échos dans les personnages des romans des trois sœurs, illustrent certes la théorie (freudienne, toujours) de la sublimation, mais aussi celle, en gestation tout au long du volume, de passages littéraires entre mondes co-existants. Reste à mettre en scène Freud lui-même en romancier, en archéologue découvreur du site de Troie, en théologien, tous rôles trouvant un écho chez celui que nous connaissons, et de là à rebondir sur l'idée de changement de paradigme dans le domaine scientifique, Freud compris, en exploitant la métaphore de la vision de mondes différents, déjà décalage d'une vision différente du monde, mais prise au pied de la lettre, et en aboutissant à l'idée de « mondes intermédiaires qui se situent entre notre univers et ces univers parallèles dont des sons étouffés nous parviennent par moment ». De quoi expliquer les lectures divergentes d'un même texte littéraire par son appartenance simultanée à différents mondes, ou par la multiplicité de ses potentialités entre lesquelles a choisi son auteur... De quoi donc renvoyer à des ouvrages précédents du même auteur, reprenant Agatha Christie ou Conan Doyle, affirmer *mordicus* que les lectures et réécritures acquièrent le statut d'« explorations scientifiques de réalités existantes » ; et finir par des conclusions explicitement situées dans l'univers où l'auteur vit à Hollywood.

Voilà le parcours parcouru tambour battant en – finalement – peu de pages. Et qui pourra faire hausser les épaules, ou parler de foutage de gueule, ce qui n'est

pas totalement à exclure – il y a bel et bien une part de procédé, et de répétition par rapport aux ouvrages précédents du même auteur. L'amateur de SF pourra lui aussi hausser les épaules, au nom peut-être de la complétude, et souligner le caractère limité de l'échantillon de texte mis à contribution, mais force lui sera de constater que ledit échantillon est de qualité, et fort divers, SF proprement dite, classique et récente, littérature générale contiguë ou franchement extérieure, essai des plus recommandables, feuilleton télévisé... choix difficilement imputable au seul hasard. L'oscillation entre critique et fiction, ou plutôt la fiction comme outil de critique, donne sans doute la réponse aux premières interrogations, et peut convaincre que le foutage de gueule sus-invoqué est clairement chose positive, si la répétition ne l'est pas tout à fait. Et peut aussi donner des idées, qui sait...

—Éric Vial

Science Fiction

Pierre BORDAGE
Laurent GENEFORT
Laurent WHALE
Crimes, Aliens &
Châtiments

ActuSF, « Hélios », juin 2017,
302 p., 8 €

Les aliens sont arrivés. En masse. Et le monde a changé. Pas trop. Enfin, si, une chose importante : tous les auteurs de SF se sont retrouvés au chômage. Contraints à recycler leurs talents pour l'analyse des sentiments humains et la construction des intrigues dans la profession méprisée de détective privé, spécialisation : affaires concernant les extra-terrestres...

Si j'ai classé les trois auteurs de ce recueil par ordre alphabétique, le point de départ ci-dessus est dû à Genefort, qui l'utilise dans son récit « Jennifer a

disparu » (paru dans *Walrus* en 2016, nous informe le présent volume). Jennifer est un arshule, de sexe masculin, précisons-le, et son épouse Patou vient consulter monsieur Laurent G***, détective privé, parce qu'il est réputé. Et surtout, bon marché. On découvre bien vite qu'une secte d'humains revanchards s'en prend aux aliens...

La même trame se retrouve dans le récit de Bordage, « Où es-tu, mon Choo ? », à ceci près que cette fois-ci le couple est formé d'une humaine et d'un extra-terrestre — circonstance aggravante pour le groupe clandestin aliénophobe qui est derrière l'enlèvement. Dans « L'Affaire du FBG », de Whale, l'enjeu de l'enlèvement est quelque peu plus cosmique, l'alien manquant d'une nature radicalement surprenante, mais le point de départ est essentiellement le même.

C'est sans doute le point faible de ce recueil : la volonté de travailler dans un même cadre général a conduit à un parallélisme qui frise le répétitif. Chaque auteur se met lui-même en scène, ou du moins fait narrer un détective portant son propre nom, sans toutefois sembler beaucoup puiser dans sa propre personne pour individualiser le personnage. Et ces personnages sont des détectives lamentables, courant après le client pour payer le loyer de leur bureau minable, à la traîne dans leurs déductions et sans cesse surclassés dans l'action. Le parti-pris est évidemment de parodier le roman noir, et ses codes sont abondamment réutilisés. Et l'auto-dérision fait le reste, d'où des enquêteurs qui nous révèlent la vérité au gré des coups de chance dont ils bénéficieront, heureusement. On rit de bon cœur, on relève dans chaque cas des détails bien trouvés, mais on se dit qu'il ne valait peut-être pas la peine d'écrire autant de pages, et que le talent indéniable des trois auteurs a eu été mieux employé.

Whale, qui signe le récit le plus long, s'en tire sans doute le mieux, avec une intrigue tirée par les cheveux et riche en retournements, et le parti-pris d'une

constante hyperbole sanantonienne. Ses deux collègues accomplissent un fort honnête travail, et on lit comme on rit, avec grand plaisir, sans regrets, et sans guère de souvenirs marquants.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

**Jérôme CAMUT &
Nathalie HUG**
Islanova

Fleuve Éditions, « Fleuve Noir »,
octobre 2017, 784 p., 22,90 €

Que faire quand on surprend sa fille, Charlie, encore mineure, au lit avec Leny, le fils tout juste majeur de sa compagne ? Il n'y a certainement aucune bonne réaction, mais celle de Julian Stark, ex-flic devenu garde forestier en Alsace, n'était définitivement pas celle qu'il fallait. Les deux enfants fuguent pour rejoindre la ZAD de l'île d'Oléron. Idéaliste, Charlie espère rencontrer Vertigo, le charismatique leader de ces militants écologistes en lutte, Leny ne fait que suivre celle qu'il a toujours aimée comme un frère et comme un platonique amant.

Tel est le point de départ d'*Islanova*, le nouveau thriller de cet(te) auteur(e) bicéphale qu'est le couple Jérôme Camut et Nathalie Hug, dont l'action se déroule en 2025, dix ans après les attentats du 13 novembre 2015. Un peu à la manière de Boileau-Narcejac ou de Paul Kenny, l'entité que constitue ce duo d'écrivains entraîne ses lecteurs au cœur du mystère avec un art maîtrisé du suspense. Cela donne la tétralogie des *Voies de l'ombre* (de 2006 à 2010), avec le monstrueux Kurtz, vivante incarnation de la perversion humaine. Ensemble, il invente aussi Ilya Kalinine, digne successeur de Kurtz et ombre tutélaire des trois tomes de *W3* (de 2013 à 2016). Ils complètent cette dernière trilogie d'un petit livre de poche tout simplement intitulé *Ilya*

Kalinine (en 2017), qui permet d'avoir un autre éclairage, celui de l'assassin multirécidiviste. Le point commun de ces différentes œuvres est qu'elles laissent le temps de découvrir et d'apprécier chaque personnage, avec ses certitudes et ses failles. Avec *Islanova*, Camhug fait le choix de concentrer son récit en un seul et unique volume qui comprend donc plus de 770 pages de rebondissements et de réflexion, avec une large galerie de portraits allant de la famille recomposée et décomposée de Julian Stark, les Zadistes et les activistes de tous poils, les représentants de l'autorité, les journalistes et autres participants à la narration. À ce jeu, certains personnages ne sont finalement qu'esquissés dans des chapitres courts et si Julian Stark bénéficie d'un traitement plutôt efficace, qui fait apparaître toutes les contradictions de cet homme fort en apparence, mais rongé de l'intérieur, ce n'est pas le cas de Charlie, et c'est bien dommage. En effet, la jeune fille, qui tout à la fois se trouve à l'origine du récit et joue le rôle de catalyseur de l'intrigue, ressemble parfois à une simple ébauche. On a l'impression qu'il lui manque une âme, même si elle est passionnée par la cause défendue par Vertigo et par sa mère biologique qu'elle retrouve sur l'île d'Oléron.

Il n'en reste pas moins qu'*Islanova* fonctionne comme un véritable *page turner* intégrant à la perfection, en plus des thèmes de la vengeance et de la culpabilité, les craintes liées au dérèglement climatique, les risques de conflits mondiaux engendrés par la pénurie d'eau potable en certains lieux du globe, et l'égoïsme des nantis face à des associatifs qui portent de justes revendications. La lecture d'*Islanova* peut être agréablement complétée par celle de *Rejoins-nous dans l'Armée du 12 octobre !*, un prologue diffusé sous forme d'e-book gratuit qui présente certains protagonistes secondaires que l'on aperçoit dans le roman.

Bourré de bonnes intentions, solidement construit, *Islanova* pêche

cependant par le manque d'empathie qu'inspirent la plupart des personnages principaux. Si l'on peut dire « merci pour ce moment » à Camhug, il aurait sans doute été encore plus satisfaisant si le duo avait laissé le temps au temps en faisant, par exemple, de ce pavé une de ces efficaces trilogies dont ils ont le secret.

—Philippe Paygnard

Jeunesse

Jeanne A. DEBATS

Eden en sursis

Syros Jeunesse, « Soon »,
août 2009, 359 p., 15,90 €

J'étais resté sous le charme de *La vieille dame et le continent* et c'est par hasard que j'ai déniché ce livre qui aura bientôt dix ans. Il s'agit d'un roman jeunesse. A mon sens un genre délicat, voire difficile (accrocher le lecteur et le conserver jusqu'au bout...).

Cléone est un capitaine de quinze ans, pardon UNE capitaine. Orpheline elle a été éduquée par l'IA de son vaisseau, le *Quetzal*, et est sur le point d'avoir un brevet l'autorisant à explorer l'espace à la recherche de minerais beaucoup plus loin que dans le périmètre d'Eden. Son vaisseau est heurté par un météorite qui reste accroché. En sortant le décrocher, elle découvre une capsule de survie occupée par un jeune garçon qu'elle embarque. C'est un parent d'un responsable de la société DeltaGen qui gère la planète Eden. Sa mère et lui étaient en visite d'inspection.

Sur Eden, Cléone retrouve un ami d'enfance mais perd celui qu'elle a sauvé. Les trois jeunes vont faire l'apprentissage de la planète et découvrir ce qui s'y trame.

Difficile pour moi de retrouver la mentalité de mes 10/13 ans pour savoir si j'aurais apprécié, mais en tant qu'adulte je ne me suis pas ennuyé. Le rythme est bon mais surtout la manière dont Cléone

appréhende la réalité de la planète après sa vie dans son vaisseau me semble juste. Le personnage est attachant et peut séduire. Les deux héros masculins sont tributaires de leur éducation et de leur enthousiasme et bien sûr ont un côté jeunes coqs assez réussi.

Il me vient à l'esprit en rédigeant cette chronique que les romans pour jeunes se doivent d'abord d'être bien écrits. Non pas avec leur langage mais avec un style propre. Je veux dire sans fautes et qui coule, sans fioritures, juste adapté à ce qui est raconté. De plus, ce style aide le lecteur à maîtriser des styles plus complexes.

À faire lire...

—Noé Gaillard

Fantasy

**Jean-Claude
DUNYACH**
L'Enfer du Troll

L'Atalante, « La Dentelle du cygne », mai 2017, 208 p.,
12,90 €

Marié à la fin du premier livre qui lui était consacré, l'inénarrable troll d'entreprise de Jean-Claude Dunyach aurait dû se reposer, laisser pousser la mousse sur ses roches et frotter les oreilles à son stagiaire Cédric. Ce serait mal connaître la perversité de ses patrons, qui le réembauchent comme contractuel, sous la direction de sa propre épouse, laquelle n'est pas mécontente de délaissier son salon de coiffure pour aller chasser les épouvantables malédictions à l'autre bout de la planète. Croisière tout frais payés à la clé.

Logés dans la soute à charbon, nos trolls trouvent que la croisière commence plutôt mal, d'autant que parmi leurs compagnons de navigation se trouvent une escouade de chevaliers plutôt

pathétiques, et l'incarnation du Mal absolu : des consultants en management. Contre la nécromancie, les méthodes subtiles du troll — consistant à foncer dans le tas en écrasant quelques crânes — perdent de leur efficacité. Il devra faire preuve d'astuce, ou de façon plus réaliste, demander à son épouse de prendre en main l'aspect conceptuel de sa mission.

A la différence du premier, ce deuxième volet des aventures du troll n'est pas fragmenté en plusieurs longs récits, mais suit la même intrigue du début à la fin. En passant toutefois par un chapelet de péripéties aussi gratuites que délicieuses. Comme nous commençons à connaître le troll et son humour, on court le risque d'une certaine lassitude, mitigée par le constant plaisir de la familiarité. On notera toutefois que le récit est émaillé de remarques aigre-douces sur les épouses, jugées à la fois plus aptes à mener la barque du ménage et beaucoup trop autoritaires pour la tranquillité de leurs conjoints.

Le livre prend vraiment son essor quand nos trolls arrivent à destination, sur une île volcanique où la succursale locale de leur compagnie montre une efficacité suspecte. Et le troll doit faire face aux magiciens du management. Les lecteurs sensibles choisiront de lire ces passages en fermant les yeux. On y trouve des phrases aussi fortes que « l'enfer ressemble beaucoup à une journée de boulot. Sans les pauses... » Et cet échange énorme : « — Vous êtes donc tous voués au mal ? — Pas moi... (un jeune magicien lève timidement la main). Je suis à quarante pour cent sur un autre projet. » Et ça continue pendant plusieurs chapitres absolument savoureux, et qui doivent l'être encore plus pour les travailleurs du secteur privé — quoique les tentacules du management s'immiscent aussi dans le cadre universitaire que je connais mieux dans ma vie civile.

Bref, je ne sais pas si Jean-Claude Dunyach aura des ennuis d'abord avec sa hiérarchie professionnelle ou avec sa hiérarchie conjugale, mais on espère pour

lui que ni les uns ni l'autre ne lisent ses livres. Le reste d'entre vous, par contre, trouvera plaisir et avantage à se jeter dessus goulument.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Claude ECKEN
Les Souterrains du
Temps

Éditions du Somnium,
octobre 2017, 176 p., 12 €

Alain est physicien, il passe sa vie à traquer les secrets de la structure de la matière. Quand il quitte son domicile nantais pour un séjour au laboratoire de Brookhaven, sur Long Island, ce ne sont certes pas les séductions gastronomiques du lieu qui le font sauter de joie, ni même la proximité de New York, mais les collègues scientifiques et les installations à la pointe de la recherche. Un ami lui confie l'innocente mission de faire passer de vieilles revues scientifiques à une connaissance commune, l'improbablement nommé Jeffrey Weirdlight. Petit problème : il n'est trouvable ni au labo ni à la maison. On s'en doute : quand on parle d'un physicien qui travaillait sur des théories discréditées mais étonnantes de la nature de l'espace et du temps, sa disparition n'a rien d'anodin.

On sait Claude Ecken maniaque de la documentation, et il ne fait pas ici mentir sa réputation : abondants extraits de vulgarisation de physique, description minutieuse des lieux visités... j'en viens même à me demander si l'auteur ne se moque pas subtilement de lui-même en décrivant ainsi un personnage secondaire de son intrigue : « La présence de Lionel nous garantissait une lecture fidèle et un rien assommante de son indispensable compagnon de voyage » (p. 53). Effectivement, on se demande un temps, grosso modo arrivé au quart du récit, si le

pois de la documentation ne va pas faire basculer la lecture dans l'ennui. Heureusement, un embryon d'enquête policière, certes peu vraisemblable de par l'audace qu'elle suppose chez le protagoniste, nous ramène sur le droit chemin de l'irréalisme scientifique.

Ecken réussit à fusionner théories complotistes anti-militaristes et paranormales avec des hypothèses pseudo-scientifiques brillamment élaborées. Le scepticisme du lecteur fait place à l'émerveillement, teinté par la dénonciation des logiques de peur et d'indignation contre le comportement de l'armée, qui ne perdra jamais l'habitude d'utiliser la connaissance à des fins mortifères.

Au total, un retournement final qui justifie tous les travaux d'approche, un piège amoureux tendu, et beaucoup de culture scientifique : un roman court, et réussi. Espérons qu'il aura la diffusion qu'il mérite.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Andreas ESCHBACH
L'Or du Diable
(Teufelsgold)

L'Atalante, « La Dentelle du
Cygne », janvier 2018, 448 p.,
23,90 €

Tout commence par le vol d'un livre ancien chez un bouquiniste. Hendrik Busske, simple employé de banque, y déniche la légende fascinante d'un alchimiste ayant trouvé la Pierre philosophale. Dans cet opuscule aux pages jaunies, il dévore l'histoire de John Scorro, un Anglo-saxon ayant découvert, en 1295, le plus grand des secrets de l'alchimie. Il est contraint par le chevalier allemand Bruno von Hirschberg de fabriquer de l'or pour financer une nouvelle croisade. Mais le métal précieux issu de cette transmutation contre nature

est maudit et tous ceux qui le conservent meurent. Après avoir lu ce récit intrigant, Hendrik décide de changer de vie.

Et si l'on commençait cette chronique par un cliché : la science-fiction allemande se résume aux aventures spatiales de *Perry Rhodan*. C'est en grande partie vrai puisque les fascicules de ce héros, dont l'édition a débuté en 1961, continuent à paraître à un rythme hebdomadaire, même si les auteurs historiques, K.H. Scheer et Clark Darlton ont disparu. D'ailleurs, Andreas Eschbach a lui-même conté quelques exploits du Stellarque de Sol dans ses jeunes années. Cependant, c'est définitivement avec *Jésus vidéo* (L'Atalante, 2001) qu'Eschbach fait entendre sa voix si particulière dans le microcosme de la science-fiction et du fantastique.

Avec *L'Or du Diable*, le romancier allemand mêle mythe et science. L'aspect légendaire provient de ce petit livre volé par Hendrik Busske qui relate une histoire extraordinaire de transformation de vif-argent en or.

La partie scientifique du récit est fournie par Adalbert Busske, frère aîné de Hendrik, chercheur au CERN, qui explique la transmutation du mercure en métal précieux grâce à une irradiation qui semble impossible à reproduire.

Alternant la quête de la vérité sur cette légende et le quotidien de Hendrik qui, s'inspirant de l'alchimie, propose des séminaires de conseil financier, Eschbach prend le temps de nous faire découvrir cet homme tout à fait normal, sa femme et sa fille qui grandit au fil des chapitres. Cette lente progression de l'intrigue n'en rend pas moins le récit captivant. La narration linéaire du romancier, qui fait le choix de suivre exclusivement Hendrik tout au long du livre, ne s'interrompt que le temps de ses lectures qui plongent alors le lecteur au Moyen-Âge, aux côtés de ces alchimistes qui tentent de percer le secret de la pierre philosophale. Le caractère falot et opportuniste du personnage

principal n'empêche nullement le roman d'être prenant et passionnant jusqu'à sa conclusion.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Patrice FRANCESCHI
***Dernières nouvelles
 du futur – quatorze
 fables sur le monde à
 venir***

Grasset, février 2018, 220 p., 19 €

Les médias généralistes ont aimé, sans nul doute, de RTL à la Grande Librairie ou à C Politique, du *Figaro* à *Télérama*. Et les journalistes semblent même l'avoir lu, quand ils se réfèrent à Swift et Buzzati, voire à Sternberg. Sans compter que, malgré ça, celui-ci est un bon client, écrivain-voyageur baroudeur, défenseur de la cause kurde payant de sa personne sur le terrain hors caméras, et se proclamant à 100% corse, à 100% français et à 100% européen. Evidemment, vu côté fans de SF, le compte n'y est peut-être pas tout à fait, mais c'est que nous avons l'habitude de couper les cheveux en quatre, et de ne pas aimer « la science-fiction pour ceux qui détestent la science-fiction ».

Sans doute avons-nous tort de faire la fine bouche. Il y a là de la vraie SF. Un peu asimovienne, même : classique, à chute. Sur fond de société future difficilement respirable, et telle du fait de bonnes intentions. En quatorze nouvelles inégales, qui ne forment pas un roman comme à l'âge d'or, mais une mosaïque, un tableau. Avec le retour de dissidents, les membres d'un « réseau Sénèque », qui font ce qu'ils peuvent. Avec une surveillance généralisée, des caméras partout, pour aider, épauler, intervenir au moindre signe de malaise physique ou moral. Avec des histoires situées tout

autour du monde, devenu village global. Un Danois ne supporte plus cette surveillance bienveillante et se crée par ruse un petit espace de liberté, dans un monde où les livres « inutiles » sont prohibés. Un astronome péruvien découvre un message en lettres géantes sur une planète brusquement apparue, et la Terre se mobilise pour répondre par le même procédé – ce qui prend près d'un siècle avant que nous soyons renvoyés à notre insignifiance. Un congrès scientifique fort idéologique se règle par une expérience – et le développement en onze pages de la moitié de la 4e de couverture d'un ouvrage à trois voix paru voici quelques années sous un titre presque semblable à cet « Œil du singe »⁶. Le premier « homme augmenté » devient pratiquement le maître de la planète, promis à un millénaire de vie et surpassant quiconque, mais se retrouve face à lui-même. Un ressortissant du Malawi est tiré au sort pour être une vedette mondiale, adulé dans une immense cérémonie sur la 5e avenue de New York – jusqu'aux six derniers mots du texte, sa dernière ligne. Un truand lisboète présente son empire mondial cybernétique à une somptueuse créature – peut-être pas aussi bimbo qu'elle le montre. Les crimes de masse sont le pain quotidien tout autour du monde, de la « République contre-révolutionnaire du Venezuela » à la « Monarchie populaire du Kazakhstan » en passant par la « République française réunifiée » – mais que se passe-t-il si, un jour, aucun ne se produit ? Un guide de haute montagne italien est jugé et condamné pour l'exercice de son métier, interdit comme tous ceux considérés comme inutiles et dangereux. Les nouvelles merveilles du monde sont une île géante de déchets plastiques, des dômes de verre contenant des centrales atomiques en fusion, un carré de cent kilomètres sur cent où est préservé la biodiversité amazonienne au

milieu d'un désert, un autre pour la savane africaine, le pôle devenu navigable, et la dernière île épargnée par la montée des eaux, transformée en conservatoire ethnographique, plus les lettres géantes plus haut évoquées – et il ne fait pas bon faire la fine bouche. Le séquençage des embryons débouche sur un eugénisme massif, mais qui peut être saboté de l'intérieur – même si le résultat peut n'avoir rien de positif pour la généticienne roumaine qui y est incitée. L'exigence de payer en liquide, exprimée ici par une Argentine, devient passible des tribunaux. La planète connaît un nouveau déluge, une nouvelle arche... mais tout recommence trop exactement comme avant. Paris est le cadre d'une guerre de clans, factions et groupuscules rappelant fortement, aux noms et engagement près, ceux de la Syrie actuelle. Enfin, une planète jumelle de la Terre permet de reconstituer un monde plus vivable – du moins jusqu'à ce que l'on se réveille...

Voilà donc, comme lyophilisées, ces quatorze histoires. Dans l'air du temps, dans l'actualité, visant des angoisses différentes, peut-être peu compatibles entre elles, de la dévastation du globe à la société de spectacle, des perspectives transhumanistes à la violence mondialisée, et de la surveillance totale à... la surveillance totale. Quatorze contes, ou « fables » comme dit la couverture. Peut-être pas décoiffantes, peut-être parfois prévisibles, peut-être parfois de l'ordre de la pochade, avec toujours une chute mais parfois parce qu'il ne faut une. On fera la fine bouche, évidemment. Mais on est peut-être là au plus loin de ce que la littérature générale et ses lecteurs exclusifs peuvent accueillir de la SF. Ou de l'anticipation. Ou de la dystopie – appelez ça comme vous voulez. Et les lecteurs de *KWS* ont probablement dans leur entourage des gens qui n'aiment pas la SF et à qui ça plaira. Sans compter qu'eux-mêmes n'auront pas passé un mauvais moment à le lire avant de l'offrir.

—Éric Vial

6. Gérard Chaliand, Patrice Franceschi, Sophie Mousset, *Le Regard du singe. Esprit d'aventure et modernité*, Paris, Points « Aventure », 2013.

Fantastique

Bruno FULIGNI
L'Affreux du
Panthéon

La Table ronde, janvier 2018,
 140 p., 7,10 €

Exercice de style : se demander pourquoi ce livre n'a pas sa place ici. Parce qu'il devrait, en théorie. Côté fantastique. Un homme se laisse enfermer parmi des sépultures, et de nuit les fantômes lui apparaissent, finissant même par s'évader. On a vu pire histoire. Et il y a de quoi satisfaire les amateurs de vulgarisation romancée, donc les mânes du père Verne, puisque les 99 petites pages (en n'en comptant pas quelques unes laissées blanches, mais pas non plus les annexes, chronologie, listes raisonnées, bibliographie) sont pleines d'informations sur une partie de ces fantômes, Claude-Ambroise Régnier, duc de Massa, le personnage éponyme, Jaurès, l'architecte Soufflot, Zola, Hugo ou Madame Curie, qui parlent, se justifient parfois, s'affrontent quelque peu... Cela pourrait intéresser les amateurs de Steampunk, participer de jeux de collages. Pourtant, au total, ça ne marche pas. Non que ce ne soit pas intéressant, mais la réalité est éclairée et non détournée, les fantômes n'interfèrent pas réellement avec les vivants, même s'ils bavardent avec l'un d'entre eux, le narrateur – peut-être est-ce là que passe la frontière entre les littératures de l'imaginaire et les Plus Belles Histoires de l'Oncle Paul, même servies par une écriture remarquable, une érudition remarquable et un mauvais esprit qui l'est encore plus. C'est à la frontière, cette frontière parfois si difficile à définir de façon claire, mais c'est clairement de l'autre côté.

—Éric Vial

Science Fiction

Vincent GESSLER
Cygnis

Atalante Poche, mai 2017, 262 p.,
 7,50 €

Ce roman a été doublement récompensé en 2010 par les Prix Utopiales et Julia Verlanger. Je ne sais pas quels étaient les autres prétendants et nommés à ces prix mais je pense que *Cygnis* les mérite.

Et d'abord parce que c'est fort bien écrit. Aux deux sens du terme. Le récit est mené de main de maître et nous propose une quête de soi et du bonheur. La langue est souple et riche, la lecture se fait avec grand plaisir. Syn est un trappeur, un homme réaliste et réfléchi qui vit en solitaire avec Ack, son loup un peu particulier. L'histoire commence au sortir de l'hiver quand avec le printemps les gens se retrouvent « en ville » à Méandre, pour faire la fête et vendre ce qu'ils ont piégé – non des peaux, mais des puces de robot. La société vivote sur des ruines technologiques entre réalisme et superstitions. Syn retrouve Dek, un ami, et Érine, une compagne. Mais pendant la fête, des troglodytes kidnappent des femmes dont Érine (version SF de l'enlèvement des Sabinés). Et la guerre est déclarée entre citadins et troglodytes. Toutefois Syn ne va pas y participer. Dans le même temps, un monstre de technologie se réveille et menace les hommes. Syn repart avec son loup et tombe sur un groupe d'humains attaqué par des robots – appelés diasols. Après une série d'épisodes relativement violents et fatigant pour le héros, qui avoue « C'est crevant de mourir », Syn arrivera au bout de ses peines. Et le sort des humains en sera meilleur.

Vous venez de comprendre comment ce roman a pu être récompensé. Le prix Julia Verlanger parce que Syn ressemble aux

héros de l'auteure et qu'il traverse des épreuves. Les Utopiales, parce que comme chez Julia Verlanger, ce n'est pas de l'aventure pour l'aventure. Si les personnages sont trop impliqués dans leur réalité pour réfléchir intensément, ce qu'ils vivent et subissent les amène à des situations qui sont aussi pour nous des sujets ou des moyens de réflexion. Faire penser sans ennuyer, tout un art.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Léo HENRY
***Philip K. Dick Goes to
Hollywood***

ActuSF, « Les 3 Souhaits »,
octobre 2015, 128 p.,
hors commerce

Ce petit livre ne se vend ni s'achète (ou alors, sur eBay ou LeBonCoin, que puis-je en savoir). Il était donné aux fidèles acheteurs d'ActuSF, au nombre desquels j'aurais bien de la vantardise à me compter, ne possédant qu'un bien modeste nombre des cent ouvrages dont celui-ci célébrait la parution. Précisons bien que c'est le manque de temps pour lire qui me retient, plus que le manque de goût pour les publications ActuSF, qui sont d'excellente tenue.

De Léo Henry, je n'ai lu que peu, mais du frappant. Disons-le tout de suite, ce recueil l'est moins. Écrit en français en dépit de son titre, il n'est sans doute pas, toutefois, représentatif de l'œuvre de l'auteur. J'y vois une agréable fantaisie, marquée par une certaine facilité.

Je m'explique. Il y a un plaisir propre à l'uchronie, qui est celui du *name dropping* façon tapis de bombes. Donnez-vous la liberté de récrire et de recombinaison les événements connus, et vous pouvez mettre en scène la rencontre des personnalités de votre choix : c'est à cet exercice que se consacre l'essentiel de ce

recueil, complété par une pseudo-interview fondée sur un retournement de point de vue qui fait sourire pendant deux pages, et un amusant et instructif « Abécédaire » des éditions ActuSF. Parmi les cinq nouvelles, « No se puede vivir sin amar » sort un peu du lot, étant centrée sur la figure d'un personnage de fiction plutôt que d'une célébrité du 20e siècle. En cela elle relèverait du *steampunk*, même si la figure en question n'est pas tirée de la littérature populaire du 19e siècle. Hélas, le fumet de sa chute est vite éventé par l'accumulation de références révélatrices.

Les quatre autres, consacrées respectivement à Philip Dick correspondant avec David Lynch à propos de l'adaptation de *Do Androids Dream of Electric Sheep?*, à une entrevue avec un John Lennon âgé sur sa relation avec Lemmy au sein des Beattles, à une brève récitation des *Règles de la Nuit*, film de Jean Vigo et Dziga Vertov, et à une sorte de biographie tragique et fantasmagorique de Bobby Fischer.

La jubilation du lecteur viendra de l'accumulation et du mélange de références exactes et apocryphes, ou outrageusement sorties de leur contexte. C'est l'occasion pour l'auteur et le lecteur de communier dans la célébration de leur érudition et de leur bon goût. Oui. Il semble que de nos jours Motörhead ait basculé du côté du bon goût : hélas, pauvre Lemmy, si tu voyais ça ! J'attends avec effroi l'hommage de *Télérama*⁷. Le plaisir suppose une préalable communion culturelle. Tout dépend donc du lecteur. Pour moi, ça a très bien marché avec Philip Dick (même si je n'ai finalement pas vu beaucoup de films de Lynch) ; du tonnerre aussi pour les Beatles et Motörhead, tout en me disant qu'il n'était sans doute pas essentiel de nous renseigner sur la liste des titres de chaque

7. Nous y sommes peut-être déjà, à vrai dire : <http://www.telerama.fr/musique/video-une-breve-et-drole-histoire-du-metal,n5501720.php#xtor=EPR-126>

album du combo recombinaé avec son *heavy metal umlaut* ; mais pas du tout pour les cinéastes des années 30. Effet de complicité dans les deux premiers cas, de crasse ignorance dans le troisième. Le récit échiquéen mitige cette conclusion ; j'avais comme tout le monde entendu parler du match Fisher-Spassky, mais ma connaissance des échecs est proche de zéro, et pourtant, les perspectives intellectuelles ouvertes par certaines des descriptions lâchées au détour du récit ont suffi à m'accrocher, plus que la plongée dans les dérives psychotiques de Bobby Fisher.

Conclusion ? Si vous tombez sur ce livre, vous aurez entre les mains une œuvre légère, composée sans doute rapidement par un écrivain à l'indéniable savoir-faire, dispensable et euphorisante à la fois.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

**Stephen KING &
Owen KING**
Sleeping Beauties
(Sleeping Beauties)

Editions Albin Michel, mars
2018, 832 p., 25,90 €

La Fièvre Aurora frappe la planète. Continent après continent, pays après pays, ville après ville, le mal se répand. Le fléau ne touche cependant qu'une partie de la population, les femmes. Il suffit qu'elles s'endorment pour ne plus se réveiller. Enveloppées d'une sorte de cocon, elles ne sont ni vivantes ni mortes, mais elles quittent le monde des hommes si ce n'est par le corps, au moins par l'esprit. Face à la menace de cette catastrophe annoncée qui progresse au rythme des fuseaux horaires, les habitants de la bourgade de Dooling, dans les Appalaches, s'organisent. Se retrouvent ainsi en première ligne, le shérif Lila

Norcross qui doit veiller sur la petite communauté avec ses adjoints, et Janice Coates, directrice de la prison pour femmes où plus d'une centaine de détenues purgent leur peine. À ces femmes au caractère bien trempé, il faut ajouter le docteur Clint Norcross, psychiatre attitré du pénitencier et mari du chef de la police.

Après *L'Homme feu* de Joe Hill (JC Lattès, 2017), la famille King poursuit sa destruction systématique de la planète. Cette fois, ce sont le patriarche, Stephen, et le cadet, Owen, qui s'associent pour déconstruire le monde que nous connaissons.

Une remarque liminaire s'impose. Même si *Sleeping Beauties* a été écrit à quatre mains, il est pratiquement impossible de dire si une partie a été concoctée par le père et une autre par le fils. L'ensemble du récit a une cohérence et une unicité qui font que nulle rupture de style ne vient gêner la lecture de ce pavé kinguesque en diable.

La quatrième de couverture de *Sleeping Beauties* est un peu trop bavarde puisqu'elle décrit tout le processus de la fièvre Aurora avec le cocon qui emprisonne les femmes dans leur sommeil, et la folie meurtrière qui s'empare d'elles si on essaie de les réveiller. Elle dévoile également l'immunité exceptionnelle de la mystérieuse Evie Black et la question de savoir si elle est un cas d'étude pour la science ou bien une créature démoniaque. Fort heureusement, ce que ne dit pas ce résumé, c'est la manière dont les différents personnages de ce roman affrontent ce fléau. Il y a ces femmes qui choisissent de plonger délibérément dans le sommeil et celles qui luttent en utilisant toute la pharmacopée légale ou non pour repousser l'assoupissement fatidique. Il y a ces hommes qui font tout ce qu'ils peuvent pour aider et protéger leurs proches encoconnées, et il y a ceux qui sont prêts à violer ou détruire ces corps alanguis. C'est bien évidemment cette galerie de personnages profondément

humains qui donne tout son intérêt à la lecture de ce long roman.

Le seul bémol concernant les protagonistes de ce récit tient aux méchants qui se révèlent un peu trop caricaturaux. Il y a ainsi ce gardien qui abuse de son autorité sur les pensionnaires de la prison. Il y a également cet agent de la fourrière municipale, une brute colérique qui devient la mauvaise conscience du nouveau shérif alcoolique et influençable. Il y a enfin ce sale gamin qui ne pense qu'à mettre le feu aux cocons contenant les femmes endormies.

Ceci dit, *Sleeping Beauties*, même s'il est l'œuvre commune de Stephen King et d'Owen King, se situe dans la continuité directe des romans du père. On retrouve ainsi dans ce livre un peu du *Fléau* (1978/1990) avec ce virus qui progresse à travers le pays et met à mal les institutions. On peut aussi voir dans le mystérieux personnage d'Evie Black la contrepartie féminine d'André Linoge, celui qui vient sur l'île de Little Tall, tue et ne consent à repartir qu'en échange d'un marché démoniaque dans le téléfilm *La Tempête du siècle* (1999). Si l'on poursuit ce jeu de références, on peut également citer *Dôme* (2011) qui permet, tout comme *Sleeping Beauties*, de suivre l'évolution d'un petit groupe face à une situation inattendue et inexplicable, avec les tentations connues par le plus grand nombre, les trahisons de certains et la loyauté d'une minorité. Même si les femmes s'assoupissent les unes après les autres au fil des chapitres, elles restent des caractères forts comme Stephen King sait les écrire. Et le shérif Lila Norcross, que l'on suit du début jusqu'à la fin de cette aventure, n'est pas sans rappeler l'esquisse que peut constituer le shérif Ruth Merrill qui affronte les *Tommyknockers* (1987) dans le roman homonyme.

Est-ce justement parce qu'il y a bien trop de réminiscences d'œuvres du King dans ce récit ou bien est-ce simplement parce que le roman prend son temps entre les différents et nombreux personnages

que ce livre n'est pas le *page turner* attendu ? Mais il est certain que, malgré quelques idées intéressantes et de véritables bonnes intentions, il ne laissera pas un souvenir impérissable à son courageux lecteur.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Gregory A. LANDIS
Le Sultan des nuages
(The Sultan of the Clouds)

Le Béliar', « Une Heure lumière »
n° 11, août 2017, 124 p., 8,90 €

David Tinkerman accompagne le docteur Léa Hamakawa sur Vénus qui n'a subi aucune terraformation et dont l'atmosphère toxique a empêché une colonisation traditionnelle. Les deux visiteurs découvrent la splendeur de l'une des nombreuses cités flottantes appartenant à Carlos Fernando Delacroix Ortega de la Jolla y Nordwald-Gruenbaum, le Sultan des Nuages.

Le Sultan des Nuages est un bien étrange récit. En effet, le texte de Gregory A. Landis mêle à une description détaillée et crédible de la planète Vénus, des inventions insolites proches parfois de la poésie. Pour la partie réaliste, cela n'a rien d'étonnant puisque l'auteur, scientifique travaillant à la NASA, a collaboré aux programmes d'exploration de Mars et de Vénus. Côté poésie, on retrouve tout l'imaginaire d'un créateur d'univers. Face à la contrainte d'un astre dont la surface est impossible à coloniser, il invente ainsi des cités flottantes et l'évolution qui va avec. Loin de la planète-mère et soumis à l'autorité d'une dynastie dont l'un des ultimes représentants n'est qu'un enfant, les Vénusiens ont développé une civilisation totalement différente de celles que la Terre a pu connaître au fil des siècles. L'organisation politique et sociale de ce monde encore jeune est pour le

moins surprenante et dépayssante. C'est là l'aspect le plus positif du récit. Car, à côté de ces descriptions qui donnent un véritable pouvoir de démiurge au lecteur, il manque une réelle approche des personnages qui ne sont presque que de simples silhouettes au cœur de ces merveilleux décors.

Gregory A. Landis offre à lire un texte de pure science-fiction qui rappelle par moment les *pulps* de la grande époque. Son récit entraîne le lecteur en des terres inconnues où le merveilleux côtoie le pragmatisme scientifique d'un auteur qui partage son temps entre écriture et recherche.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Robert MAYER
Supernormal
(Superfolks)

Éditions J'ai lu, n° 11928, janvier 2018, 382 p., 8 €

Avant de s'installer dans cette coquette maison de banlieue, avant de commencer à perdre ses cheveux, avant de se retrouver avec un petit ventre rond, qui rivalise avec celui de son épouse enceinte jusqu'aux yeux de leur troisième enfant, David Brinkley était l'un des deux journalistes vedettes du plus grand quotidien de New York. Aujourd'hui, alors que la ville est en faillite et sombre dans le chaos depuis la démission massive des membres de la police, son rédacteur en chef l'appelle pour lui demander s'il a des nouvelles d'une connaissance commune, Indigo, le super-héros porté disparu depuis huit ans.

Supernormal est un bien étrange roman qui joue avec les codes des bandes dessinées de super-héros comme l'ont fait les maîtres-scénaristes que sont Alan Moore (*Watchmen*), Grant Morrison (*The Invisibles*), Garth Ennis (*The Boys*), Mark

Millar (*Kick-Ass*), Kurt Busiek (*Astro City*) et quelques autres dans leurs *comic books*. Mais la référence à ces BD parues depuis les années 80 est à revoir lorsque l'on apprend que le livre de Robert Mayer a été publié en 1977, donc bien avant la parution de ces *comics*. S'il y a influence, c'est donc le roman qui a déteint sur les BD et non l'inverse. C'est d'ailleurs ce que confirment Grant Morrison et Kurt Busiek dans leurs textes préliminaires.

Robert Mayer nous invite ainsi à découvrir un super-héros (visiblement inspiré par Superman) vieillissant dont les super-pouvoirs se font la malle, mais qui se trouve contraint de mettre de côté sa famille humaine et son boulot de grand reporter pour reprendre du service afin de sauver la ville de New York. En effet, tous les autres super-héros sont morts ou ont pris leur retraite, même le Capitaine Mantra (Captain Marvel, version DC Comics) refuse de quitter le sanatorium où le grand âge et la mort prématurée de sa sœur Mary (Mary Marvel) l'ont conduit. Mayer nous décrit un super-héros qui se souvient de son passé flamboyant, depuis qu'il est arrivé de la planète Cronk (Krypton), mais aussi de ses déboires amoureux et sexuels avec sa consœur journaliste Peggy Poole (Lois Lane).

Comme on le voit, pour les fans de super-héros, la lecture de *Supernormal* a donc un aspect documentaire et presque historique en tant que source d'inspiration reconnue ou non de plusieurs scénaristes anglo-saxons. À cela s'ajoute le jeu des références auquel se livre Robert Mayer dans les quelque trois cent quatre-vingts pages de *Supernormal*. L'action du roman se situant dans une Amérique post-Watergate dystopique, le romancier mêle allègrement éléments d'actualité, héros de fiction et pure fantaisie pour créer le monde où David Brinkley (Clark Kent) peut affronter un elfe extraterrestre nommé Pxyzszygy (Mr Mxyztplk) ou le super-vilain ultime Demoniac (Black Adam) et recevoir l'aide d'un Peter Pan gay sous acide.

Supernormal est donc une intéressante découverte, même si le mélange des genres (aventure super-héroïque, complot, pastiche) peut surprendre au premier abord et que la lecture du livre peut être rendue compliquée par les plus de deux cents notes qui explicitent chaque référence.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Deon MEYER
L'année du Lion
(Koors)

Editions du Seuil, octobre 2017,
640 p., 23 €

La Fièvre a décimé la population d'Afrique du Sud et de la planète tout entière. Les rares survivants ont le choix entre tenter de reconstruire la civilisation humaine sur les ruines du passé ou bien en piller les ultimes ressources par la violence ou la ruse. Willem Storm fait partie de ceux qui veulent rebâtir. Aidé par son jeune fils Nico et par les personnes de bonne volonté qu'il croise sur sa route, il va transformer son rêve en réalité au milieu des mille dangers de ce monde nouveau.

Auteur de polars et créateur de Benny Griessel, inspecteur de la brigade des homicides du Cap, Deon Meyer sort de sa zone de confort en s'essayant au roman d'anticipation. S'il convoque tous les clichés du genre, avec ambiance à la Mad Max et gangs de motards, le romancier invite également Spinoza et l'utopie au récit de cette aventure humaine. L'Afrique du Sud apparaît comme le décor idéal pour une telle histoire de fin du monde avec ses larges espaces et sa population métissée. Poursuivant ainsi l'idéal de la communauté arc-en-ciel rêvée par Nelson Mandela, Deon Meyer unit les survivants

des différentes ethnies autour du projet de cité-état démocratique de Willem Storm, Amanzi !

À côté du duo père-fils et de leurs relations compliquées, Meyer crée un groupe dont le mâle alpha devrait être le mystérieux Domingo s'il ne mettait simplement ses talents si particuliers de guerrier, acquis dans les rues ou bien sous l'uniforme, au service d'Amanzi. Domingo devient à la fois un modèle et presque un père de substitution pour le jeune Nico alors que son géniteur est complètement obnubilé par la création de sa ville et son développement.

L'Année du Lion commence presque comme un roman policier puisque le narrateur, Nico, maintenant âgé de quarante-sept ans, décide qu'il est grand temps pour lui de raconter comment on a assassiné son père. À la lecture de ces premières lignes, on peut donc s'attendre à lire un polar mâtiné d'aventure post-apocalyptique, mais l'attente sera longue avant que l'enquête ne débute, car Nico relate aussi et surtout la naissance semée d'embûches de la ville d'Amanzi. Il faut patienter plus de 600 pages pour que le crime soit commis et que Nico se lance sur les traces de l'assassin. Et, si au début, on attend presque avec impatience la mort annoncée de Willem Storm, on finit par se laisser prendre par le récit de la fondation d'Amanzi empli d'actions et de trahisons, d'espoirs et de désillusions, d'idéaux et de compromis. Alternant le récit de Nico Storm, jeune garçon que les circonstances transforment rapidement en homme, avec les témoignages des autres survivants, Meyer propose un récit à plusieurs voix qui rappelle un peu *World War Z* de Max Brooks.

Mêlant les genres, Deon Meyer surprend. Avec *L'Année du Lion*, il livre un roman d'anticipation redoutablement efficace avec une résolution finale aussi surprenante qu'inattendue.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Olivier PAQUET
Jardin d'hiver

L'Atalante, « La Dentelle du Cygne », août 2016, 395 p., Cat. 6

Olivier Paquet fait partie des auteurs que j'ai grand plaisir à suivre parce que je trouve dans ce que je lis de lui un écho à mes pensées... Quand j'ai eu l'impression que ce roman « patinait » — j'entends par là que le lecteur peut trouver des lenteurs, des longueurs, des passages qui auraient mérités d'être élagués — j'ai pris la liberté de lui demander s'il ne s'était pas ennuyé à l'écrire (sous-entendu : comme je m'ennuyais un peu à le lire). Il m'a fort aimablement répondu que non, et qu'il était fier et content d'y avoir énoncé ses préoccupations. C'était donc moi qui faisais « patiner » ma lecture. Pourquoi ?

J'ai trouvé au moins une raison. Pour moi la mise en place est un peu longue. L'action se situe en Europe, d'un côté les « ingénieurs » ou le Consortium, de l'autre les écoterroristes de la Coop. Les deux camps se font la guerre par machines interposées, animaux robots pour le Consortium, plantes mécanisées pour les écologistes. Au milieu, des « récupérateurs », genre pirates-contrebandiers d'antan qui ramassent et revendent sans se revendiquer d'un camp ou d'un autre. Une petite troupe qui vit dans le vaisseau La Tchaïka, avec à son bord une transfuge d'un des deux camps en guerre, récupère un amnésique et pour lui faire retrouver sa mémoire le ramène vers Paris. Imaginez les Montaignu et les Capulet en Ingénieurs et Écolo et au milieu un Prospero "mécanique-et-naturel" capable — bien sollicité — de résoudre le problème en cours... et pour corser un peu quelques querelles internes et très politiques. Et gomez quelques pages pour accentuer la vivacité du récit. Vous prendrez plaisir à lire.

En lisant avec envie et plaisir, vous découvrirez peut-être ce qui ressemble à du Jeury glissé en filigrane. En pensant que vous allez chercher à vérifier ce que j'avance, je vais me permettre une citation pour vous faire saliver : « Il a toujours existé des imbéciles pour imaginer que l'intelligence n'avait comme finalité que la domination. »

Vous noterez pour votre prochaine visite à Paris : le cimetière du Montparnasse — ça change du Père Lachaise — les tombes de Topor et Saint-Saëns...

Bon voyage.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Charles STROSS
Empire Games

Tor (UK), 2017, 332 p., £ 7.99

Edition originale Tor Books, 2016

Charles Stross a un côté cyberpunk humoristique, avec sa description de futurs post-humains ou post-Singularité (*Iron Sunrise, Accelerando, Glasshouse, Saturn's Children*, pour n'en nommer qu'une poignée), un côté horreur lovecraftienne parodique avec la série de la Laverie, et un côté *fantasy* sous forme d'uchronie semi-moyenâgeuse avec la série des Princes Marchands. Robert Laffont avait publié les trois premiers des six volumes de cette dernière, qui à mon avis restait un cran en-dessous des autres œuvres de l'auteur : on restait dans l'aventure et l'intrigue, sans les étonnantes créations de mondes qui me font tant aimer Stross. Remarquons pourtant que même dans ce cadre plus convenu, il était capable d'une analyse des différents de développement économique de ses mondes parallèles qui lui avait valu les louanges de Paul Krugman, plus connu comme Prix Nobel d'économie que comme critique de science fiction !

Conscient sans doute de l'épuisement d'un terrain de jeu qu'il avait fini par ravager par une apocalypse nucléaire, Stross a décidé de donner un nouveau départ à son univers uchronique. Exit donc le Clan, dispersé par la guerre — mais ses membres-clé se sont recyclés dans une autre ligne temporelle, le New American Commonwealth⁸. Miriam Beckstein est toujours là, et reste une femme aussi puissante que rusée.

Mais le projecteur est mis sur notre ligne temporelle... enfin, une ligne temporelle très proche de la nôtre, mais dans laquelle l'attaque nucléaire sur la Maison Blanche en 2003 par des agents du Gruinmarkt venus d'un univers parallèle a laissé des cicatrices indélébiles sur la société américaine. Les services secrets paratemporels ont décidé d'explorer les mondes qui les entourent, et ont besoin d'agents capables de sauter d'un monde à l'autre grâce à leurs capacités innées. Ainsi décident-ils de recruter coûte que coûte Rita Douglas, jeune femme mystérieusement adoptée.

Le roman suit en parallèle (c'est le cas de le dire !) l'intégration forcée de Rita dans l'Office of Special Programs et la préparation de ses missions, et les intrigues politiques de Miriam Beckstein (devenue Burgerson) dans le monde du Commonwealth.

Rita est un personnage intéressant — elle n'a que faire de ses parents biologiques (qu'elle considère comme de simples donneurs de gènes) ; son grand-père adoptif Kurt, réfugié de la RDA, lui a donné mine de rien un entraînement d'agent secret, et elle se pose beaucoup plus de questions que n'aimeraient ses nouveaux patrons. Son monde, qui est presque le nôtre, réserve quelques clins d'œil, comme l'existence réelle d'un roman qui s'appelle *The Grasshopper Lies*

*Heavy*⁹. Mais Rita n'est pas maîtresse de son destin, et toutes ses qualités d'espionne n'empêchent qu'elle évolue dans un espace restreint.

Les chapitres consacrés au Commonwealth ont en revanche l'avantage d'adopter un point de vue qui permet de contempler une société entière dans son développement économique et politique. Dans cette ligne temporelle — cela nous est précisé en début du roman — la France a envahi et défait l'Angleterre en 1760, créé un empire européen hégémonique et totalitaire, et étouffé la révolution industrielle. Mais la monarchie britannique s'est réfugiée dans ses colonies du Nouveau Monde, avant d'être renversée au début du 21^e siècle pour laisser place à une République dictatoriale. C'est celle-ci que Miriam, instruite par sa bonne connaissance de notre monde, décide de lancer dans un développement technologique accéléré avec un programme qui commence par une politique volontariste d'éducation — sur ce point, évoqué par une série de *flash-backs*, Stross est nécessairement schématique plus que romanesque, mais on retrouve là le genre de vision scientifique de l'histoire et du développement économique qui avait pu séduire Krugman dans la série précédente. L'Amérique, démonarchisée mais contrôlée par de multiples services policiers, s'industrialise à marche forcée, se couvre de lignes de chemin de fer et d'usines, et prend un visage qui évoque une Union Soviétique qui aurait bien tourné — il n'est pas innocent que Stross donne un coup de chapeau à Iain M. Banks en préambule du roman.

Empire Games propose une version résolument plus moderne, plus complexe, de la série paratemporelle de Stross. Le monde qui ressemble au nôtre (américain avant tout) a été traumatisé par l'attaque nucléaire de 2003, parfait parallèle du 11 septembre au point d'être désigné par sa

8. Le nom, qu'on peut traduire par « Bien Commun », se réfère bien plus à la dénomination officielle de l'Etat dirigé par Oliver Cromwell au 17^e siècle qu'à l'ensemble des anciennes dépendances de la Couronne britannique.

9. « The author also wrote (...) the book behind *Blade Runner* », précise Kurt (p. 136), à l'attention des lecteurs qui n'auraient pas saisi l'allusion.

date chiffrée, on dit 7/16 dans ce monde comme on dit 9/11 dans le nôtre. Et là aussi est né un tout-puissant *Department of Homeland Security*, qui ne s'embarasse pas outre mesure de légalité. Cette paranoïa est à la fois pesante et justifiée, ce qui diminue l'impact de la fresque.

Le fait de démarrer une histoire relativement nouvelle en conservant l'arrière-plan richement détaillée au cours de six romans permet de disposer d'un monde complexe et passionnant — et contraint l'auteur à fournir au lecteur une liste des personnages principaux et des rappels sur les diverses lignes temporelles impliquées dans l'action. Cela ne constitue pas une gêne majeure. Ce qui est plus ennuyeux est que le roman sent très fort le début de trilogie, avec beaucoup de mise en place et de suggestion d'actions ultérieures, et finalement peu d'évènements décisifs. Et surtout l'importance prise dans le récit par les détails de l'action clandestine — on est presque dans du roman d'espionnage, alors qu'on aperçoit au détour des courses-poursuites les vastes mouvement de l'Histoire. Stross a remonté d'un cran le niveau par rapport à la série des Princes Marchands, mais il reste sur un mode mineur au regard de ses meilleures œuvres.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Les finalistes du Prix Rosny aîné 2017

Comité du Prix Rosny aîné,
juillet 2017, 150 p., hors
commerce

Ne cherchez pas ce livre, cherchez ses auteurs : comme chaque année, et cette fois-ci à l'occasion de la 44e Convention Nationale de SF, tenue à Grenoble en juillet dernier, le Prix Rosny aîné met à la disposition des participants (et potentiels

votants) un recueil des nouvelles en lice pour la distinction. Paresseusement, je m'en sers comme d'une lucarne par laquelle apercevoir un coin du ciel de plus en plus brillant de l'écriture spéculative francophone du moment.

Je vous encourage à retrouver les textes dont je vais parler, enfin presque tous, dans leurs supports d'origine, à savoir :

Pierre Bordage : « Hier, je vous donnerai de mes nouvelles » dans le recueil éponyme (*L'Atalante*) ;

Christian Chavassieux : « Nulle part, tout le temps » & Estelle Faye : « Les anges tièdes » in *Un tremplin pour l'Utopie*, Les Moutons électriques ;

Léo Henry : « Pour toujours l'humanité » & Laurent Kloetzer : « La Confirmation » in *Bifrost* n° 83 ;

Brice Tarvel : « L'échelle de Dieu » in *Galaxies* n° 44/86.

Dans l'ensemble, on dira que la SF francophone confirme ici son côté mystique, et quelque peu rêveur et passéiste. Avec de notables variations. Je passerai rapidement sur le texte de Tarvel, que je tiens pour une oubliable fantaisie : un arbre géant surgit dans la Lozère et se révèle le produit d'un abominable complot de vilains extra-terrestres. Oui, je caricature, mais en fin de compte...

Pierre Bordage a un métier qui le rendra toujours lisible, et avec plaisir. C'est après avoir lu qu'on se dit que cette exploration du passé par un voyageur temporel, marqué par une répulsion constante envers la violence humaine, manque beaucoup d'originalité.

On pourrait se dire que Kloetzer manque lui aussi d'originalité avec son récit d'un continent européen submergé par des armées de ce qui ressemble à des zombies (d'accord, les « baveux » sont juste des humains victimes d'un virus qui les transforme en guerriers fanatisés) tandis que la civilisation s'accroche sur les îles de la Méditerranée. Mais sa novella (50 pages du présent volume) pose un univers qui, outre faire froid dans le dos, a le grain du réel. A cause des noms de

lieux, peut-être — l'action est située autour de Saint-Guilhem Le Désert, village très touristique au nord-ouest de Montpellier — mais surtout de l'ambiance de désespoir et de chamaillerie qui règne parmi ses protagonistes adolescents, dévoués à la défense de leur avant-poste humain au milieu des hordes de baveux. Les péripéties et les retournements sont suffisamment nombreux pour donner le sentiment d'un roman en miniature, même si on regrette de ne pas en apprendre plus sur cet univers noir. Au total, ce texte m'aura laissé la plus forte impression du recueil.

Léo Henry s'inscrit dans un registre exactement inverse, tout en subtilité : un vieux touriste américain en villégiature au fin fond du Massif Central, quoi d'extraordinaire ? Sauf qu'il s'agit de Michael Collins, seul survivant de la célèbre mission Apollo... 9 et non 11. On découvre peu à peu cette triste uchronie, saisissante par son écriture — on jurerait les dialogues de Collins traduits de l'anglais —, mais qui ne dit rien des conséquences qu'a pu avoir pour le monde ce point de divergence majeur, au moins à nos yeux de fans de SF et d'espace.

La similitude thématique entre Faye et Chavassieux s'explique aisément par leur présence dans une même anthologie dédiée. C'est la première des deux qui a emporté les lauriers à Grenoble, de façon méritée même si pas incontestable : dans son futur, tout un chacun, ou presque, a choisi de ne plus vivre que dans un monde virtuel nommé Arcadie, qui s'est affadi, passant d'un jeu d'aventure à une mièvre utopie baba cool (le genre d'univers où le summum de l'excitation est de participer au concours du plus gros navet...). Mais la protagoniste a appris à s'échapper dans le réel, à muscler son corps, pour se lancer dans une aventure qui ne soit pas virtuelle : récupérer, sur une île de la Baie de San Francisco qu'on n'atteint qu'à la nage, la copie de sauvegarde d'un monde virtuel encore, mais plus vitaminé. Un paradoxe bien en phase avec l'évolution de notre société, et de quoi expliquer le

pouvoir attractif de cette nouvelle. Ecrite joliment avec ça, peut-être trop à mon goût, avec pas mal de méandres et de détails un peu *ad hoc* qui nuisent à la crédibilité (comme ce providentiel Luther, ou le fait qu'il faille précisément se confronter à l'épreuve physique de la nage pour sauver le monde). A lire en tout cas.

Chavassieux s'aventure sur le territoire de Panchard, ou de Jeury, ou de Resnais/Sternberg (*Je t'aime, je t'aime*) si on veut : la submersion dans un univers onirique par la répétition avec variations. Sans autre variation ici que l'allongement progressif de la séquence racontée — mis à part ces mystérieux escarpins à la quatrième itération. Bien entendu il y a une explication : l'Utopie durable a été réalisée, par l'enregistrement d'une journée idéale dans une communauté égalitaire, et largement illusoire. La prise doit être parfaite, et un technicien plonge dans l'enregistrement pour apporter l'amour à une jolie fille mélancolique. Sympathique, mais rétrospectivement mince.

Au total, il serait malvenu de se plaindre. Comme l'an dernier, tout dans ce recueil est lisible, et presque tout est de bonne facture. Moins peut-être d'éblouissements qu'en 2016, sans qu'on puisse nourrir d'inquiétude pour la santé de l'imaginaire francophone ; au contraire, le renouvellement des noms du sommaire est source d'admiration satisfaisante.

—Pascal J. Thomas